

CO
éditions
/S.F.

PAUL DUBREUIL
**LES SAMOURAÏS
DES ÉTOILES**



Paul Dubreuil

Les samourais des étoiles

Roman



Du même auteur, publié chez n'co éditions

Fantasy :

Chroniques de Diamanterre

- Épisode 1 : Bienvenue dans le système (mars 2022)
- Épisode 2 : Le Roi-Druide (juillet 2022)
- Épisode 3 : Le troisième continent (février 2023)

Thrillers / Policier :

Sous influence (juin 2022)

Affaire de sang (janvier 2023)

Le passé en abyme (mai 2023)

Ailleurs...

Fantasy / Science-fiction :

Templier, le dernier gardien (Éditions Sydney Laurent)

Trilogie de l'expansion galactique :

- Tome 1 : Le retour des Morbacks (Éditions Sydney Laurent)
- Tome 2 : Le secret des Oltaranns (Éditions Sydney Laurent)
- Tome 3 : Le gambit de l'empereur (Éditions Sydney Laurent)

Des hamsters et des hommes (Éditions Sydney Laurent)

Trilogie des Stellarques :

- Tome 1 : Exillium (Éditions de l'Arbre-Monde)
- Tome 2 : Résilience (Éditions de l'Arbre-Monde)
- Tome 3 : Machinations (Éditions de l'Arbre-Monde, à paraître)

La deuxième vie de Benjamin Augrandpied (Éditions de l'Arbre-Monde)

Thrillers / Policier :

La mémoire en fusion (Éditions Saint-Honoré)

Les pourritures terrestres (Éditions Sydney Laurent)

De Profundis (Éditions Sydney Laurent)

Virusse (Éditions Sydney Laurent)

Le passé en abyme (1^{re} édition, Éditions Sydney Laurent)

Vous reprendrez bien des clams (Éditions de l'Arbre-Monde)

Sommaire

Préface	6
Prologue Pangée, -252 millions d'années	8
Première partie Le nouveau Vendredi, c'est moi !	11
1 Jean-Pierre Ferrier – Antarctique, non loin de la base Dumont-d'Urville	12
2 Antarctique	21
3 Quelque part... ailleurs	23
4 Toujours quelque part	29
5 Trois ans plus tard... ailleurs, enfin, pas au même endroit	38
6 Tarabas, puisque c'est son nom...	49
7 Tarabas, encore et toujours, deux mois plus tard	56
8 Et voici les Karoks	64
9 Tarabas, un mois plus tard	67
10 Arrivée du printemps	74
11 Fin de l'embellie	81
12 Tout va bien... ou pas	83
13 Sur le vaisseau Karok	91
14 Je le savais, ça ne pouvait pas durer !	94
15 Transition	102
16 Qu'est-ce que nous sommes venus faire dans cette galère ?	104
17 Akkralia. Préparatifs et entraînement	111
Interlude	119
Deuxième partie Ave Felix, morituri te salutant !	122
1 Akkralia, trois semaines plus tard	123
2 Les jours se suivent...	130
3 Araignée ? Quel drôle de nom !	138
Interlude	144
4 Deuil et espoir	148
5 Enfin libres, mais à quel prix !	157
6 Cohinam, enfin	164
7 Chez beau-papa et belle-maman	175
8 Visite aux Rasputin	182
9 Et prends ça dans ta tronche de sale lézard !	190
10 Un grand coup sur la truffe des matous	198
Interlude	204
Épilogue	208

*Deux possibilités existent :
soit nous sommes seuls dans l'univers, soit nous ne le sommes pas.
Les deux hypothèses sont tout aussi effrayantes.*

Arthur Charles Clarke

Préface

Nous voici revenus à la science-fiction. J'avais envie d'écrire une petite histoire qui me trottait dans la tête depuis un bout de temps : une histoire simple d'amour et d'action, mais aussi de recherche du sens de la vie et de repentance. Pas une de celles qui obligent à réfléchir en se posant trop de questions.

C'est possible. C'est le gros avantage de la science-fiction. On peut presque tout dire et tout faire. Il n'y a qu'à ajouter une ligne ou deux, et le tour est joué. C'est plus facile qu'un thriller, où il faut plus ou moins partir à l'envers (c'est en tout cas ce qui se passe pour moi) afin de ne pas laisser d'incohérences dans la trame du récit. Là, il suffit d'imaginer une situation et ensuite, de se laisser aller.

Peut-on voyager plus vite que la lumière ? Non, bien sûr. En tout cas pas pour le moment.

La cryogénéisation existe-t-elle pour les êtres humains ? Oui et non. Regardez le chat Fluffy. Il a bien été ressuscité après un passage au congélateur !

L'hyperespace existe-t-il ? Peut-être... peut-être pas. Qui peut le savoir ? Et pourtant c'est une des constantes des voyages stellaires. C'est magique.

Alors, je voulais écrire une histoire un peu magique. Avec des personnages à la fois ordinaires et hors du commun, des héros qui sont un peu monsieur ou madame Tout-le-Monde.

Après tout, c'est un peu le principe de ce genre d'histoire, pas vrai ? Une situation improbable ou insensée, une rencontre qui n'a pas lieu d'être mais qui se produit tout de même, et puis une histoire d'amour et de mort.

Je ne sais pas si vous apprécierez ce récit. Je l'espère, en tout cas. C'est ce que l'on appelle un one shot. Il n'y aura pas de suite : je n'en ai pas prévu. Ou peut-être que si, à la réflexion.

Je vous souhaite une excellente lecture. Et je remercie encore une fois Françoise, mon épouse, ma compagne de toujours, mon univers, le centre de toutes choses, pour son aide dans la relecture, ses conseils avisés et son regard toujours bienveillant, bien qu'elle déteste la science-fiction.

Ah, une dernière chose, il faut prononcer « Rasputin » comme « Raspoutine ». Vous comprendrez pourquoi le moment venu...

Bonne lecture (je l'espère, en tout cas).

Prologue

Pangée¹, -252 millions d'années

C'était fini. Les Wistruls ne pouvaient plus rester. Tout était à refaire. Depuis la destruction par un énorme astéroïde de leur monde natal situé à plus de cinquante années-lumière, ils avaient retrouvé l'espoir en colonisant cette planète, la troisième en partant du petit soleil. Tout avait bien commencé, pourtant. La population avait été embarquée dans douze gigantesques vaisseaux mères et placée en stase cryogénique. Le voyage avait été long, confié à des systèmes automatisés. Pour autant, les bâtiments n'avaient pas tous atteint leur destination. Deux avaient explosé en route, et trois autres avaient purement et simplement disparu. Puis, une petite équipe d'une centaine d'individus avait commencé à poser les bases de la colonie par la construction d'un abri en surface. La structure leur avait permis d'étudier leur environnement afin d'assurer la survie de leurs concitoyens. La faune était préoccupante, composée entre autres de gros reptiles portant une sorte de voile sur le dos et de non moins imposants batraciens, tous carnivores — là était le problème — et pouvant

¹ *Nom donné au continent initial avant la dérive des plaques qui a conduit à la situation actuelle des terres émergées.*

avalent les graciles Wistruls en une bouchée. Les insectes étaient nombreux, mais ils étaient moins gênants bien que d'une taille respectable. Il fallait également analyser l'atmosphère et le sol pour vérifier la présence d'agents pathogènes. Bien entendu, au cours de toute cette opération, la population était restée en stase, sur les vaisseaux mères placés en orbite géostationnaire au-dessus de la base.

Et puis, tout était parti en quenouille ! Subitement, l'activité volcanique s'était accrue sur l'ensemble de la planète dans des proportions inimaginables. Les Wistruls n'avaient pas le moindre indice quant à la raison de ce dérèglement, mais une chose était certaine : ils ne pouvaient pas rester. Et c'est avec résignation qu'ils avaient décidé de se remettre en quête d'un autre monde susceptible de pouvoir accueillir leur population.



Wick était le dernier à partir. Tous ses collègues avaient déjà regagné le vaisseau en orbite. Il devait le privilège de rester le dernier à sa position de chef d'équipe. Il devait donc s'assurer que rien ni personne n'avait été oublié dans l'abri.

Il n'en menait pas large. Les Wistruls n'étaient ni des guerriers ni des explorateurs, se contentant, normalement, d'une vie paisible et souvent contemplative. Seuls des événements exceptionnels avaient entraîné des mesures drastiques sans lesquelles leur espèce aurait été rayée de la galaxie. Et voilà que cela recommençait !

Ils venaient à peine de trouver une planète susceptible — moyennant quelques aménagements — d'accueillir toute leur population et la malchance les avait contraints à remettre les compteurs à zéro. Wick en aurait hurlé de rage. Une violente secousse menaçait de le faire tomber et il se hâta de rejoindre le transporteur, de toute la vitesse de ses courtes pattes.

Il parvint à la pièce qui contenait l'appareil et se mit précipitamment en position, tremblant comme une feuille. Presque immédiatement, des parois transparentes l'isolèrent de l'extérieur. Son corps se retrouva instantanément enveloppé dans un tourbillon de fines particules multicolores. Petit à petit, il commença à perdre de la substance, puis disparut en émettant un petit « plop » ressemblant à celui d'une ventouse que l'on décolle d'un carrelage.



En surface, le colossal volcan tout proche explosa et des millions de tonnes de nuées ardentes furent projetées dans toutes les directions, recouvrant et incinérant tout sur leur passage. Le petit bâtiment de recherches fut rapidement englouti sous des mètres de scories, ce qui ne l'empêcha pas de résister vaillamment, les Wistruls étant passés maîtres dans l'art de la construction.



Les gros vaisseaux spatiaux en orbite déployèrent leurs ailes solaires et commencèrent à s'éloigner lentement, comme à regret, puis de plus en plus vite pour finalement n'être plus que des points à peine visibles à l'œil nu, avant de se fondre dans l'obscurité de l'espace.

Première partie
Le nouveau Vendredi, c'est moi !

1

Jean-Pierre Ferrier – Antarctique, non loin de la base Dumont-d’Urville

Je me caille, bien qu’ici ce soit l’été. En même temps, je n’ai pas le droit de me plaindre. On ne choisit pas la profession de glaciologue quand on craint le froid ! Je dois être l’exception qui confirme la règle. Ou alors j’ai des penchants pour le masochisme. Cela dit, les chaînes et les cravaches ne m’attirent pas le moins du monde.

Je suis parfaitement équipé, en plus ! Mais je peux vous avouer une chose : tous ces vêtements polaires, tous ces tissus techniques, ne valent pas une bonne peau de renne. Ce n’est pas le père Noël qui me contredira. Et tous les membres de la PETA n’ont qu’à venir se peler le jonc — enfin surtout les mecs — ici, à ma place, s’ils ne sont pas d’accord avec moi. Et pourtant, je suis moi-même le premier à penser à la protection de l’environnement : je suis glaciologue, bordel ! Je fais des carottages à longueur de journée pour analyser les taux de dioxyde de carbone piégé dans les glaces afin de démontrer aux climatosceptiques — et Dieu sait

qu'il y en a encore — que l'homme est pleinement responsable du dérèglement climatique actuel. N'empêche que je me caille.

Il fait beau, cependant. Le ciel est dégagé et il n'y a pas de vent.

Je place délicatement à plat mon dernier prélèvement dans le conteneur posé sur mon petit traîneau. Je l'étiquetterai une fois dans l'abri que je partage avec mes deux collègues, Émilie Ravix et Joël Aubry.

Lui, c'est le savant hirsute typique. Grand, frisant les deux mètres et maigre à l'extrême, on dirait qu'il ne s'est jamais rasé de sa vie. Ni peigné, d'ailleurs, si je dois être honnête. Je me dis qu'au moins, ça doit lui tenir chaud, sous ces latitudes. Et en plus, il est myope comme une taupe. Ce ne sont pas des lunettes qu'il a, mais plutôt des hublots qui lui donnent un air totalement ahuri. Cela lui vaut pas mal de blagues de la part des collègues — dont je fais partie, je le confesse — et un surnom : Cousteau, probablement à cause de ses carreaux épais comme des verres de marine. Il est charmant, au demeurant, toujours d'humeur égale, répondant aux quolibets avec un gentil sourire. Je crois que tous, à la base, se mettraient en quatre pour lui faire plaisir.

Émilie, c'est une tout autre histoire. Pour commencer, c'est un vrai canon, et elle le sait. Je crois que tous les types de l'équipe ont tenté leur chance avec elle, moi compris. Elle nous a tous renvoyés dans les cordes et souvent pas très gentiment. Il faut dire que certains n'y sont pas allés avec le dos de la cuillère et ce sont surtout eux qui ont fait les frais de sa langue acérée. Je ne les plaindrai pas.

En ce qui me concerne, je me suis contenté de graviter autour d'elle en attendant une ouverture. Je l'attends toujours, d'ailleurs... C'est peut-être la raison pour laquelle elle m'adresse encore la parole. J'ai même droit à un sourire, parfois.

Pour le moment, Émilie et Joël sont bien à l'abri pendant que je me gèle.

Et en plus, j'ai envie de pisser !

Je vais le faire et puis je vais rentrer retrouver mes deux collègues. Je laisse le matériel de carottage sur place. Nous n'avons pas fini, ici. Je vais m'éloigner de quelques dizaines de mètres, pour éviter les quolibets d'Émilie, sur ces « cochons de mecs qui ont la flemme de faire trois pas et préfèrent lancebroquer sur le matos ». Elle a beaucoup de vocabulaire, Émilie.

Je m'avance d'une cinquantaine de mètres et accomplis ma petite affaire, qui n'est pas mince. Il est assez compliqué de dégager « Popaul » avec toutes ces couches de vêtements, mais on y arrive, avec un peu d'expérience. Je m'empresse de le remettre à la niche avant de me détourner. Mon regard est alors attiré par un éclat lumineux un peu sur ma droite. Je fais trois pas dans sa direction lorsque soudain, la glace cède brutalement sous mes pas.

Cela arrive parfois, mais on ne s'enfonce que d'une dizaine de centimètres. Là, c'est différent. Je me retrouve à glisser dans une sorte de tunnel presque vertical, sans pouvoir m'arrêter. J'ai l'impression que la chute dure une éternité. Soudain, la pente diminue pour s'interrompre brusquement et je me retrouve projeté en avant. Je continue à déraiper sur un sol horizontal pendant encore deux ou trois mètres avant de m'immobiliser. Il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits et je me remets sur mes pattes. J'extirpe une lampe de la poche droite de ma combinaison et l'allume. Je suis dans une sorte de rotonde. C'est curieux, elle est parfaitement circulaire. Le « plafond » n'est pas très haut, à peine trois mètres à vue de nez. Je me retourne, bien décidé à essayer de remonter par où je suis venu. Je fais un pas en direction de l'orifice. Soudain, un grand craquement se fait entendre et de gros morceaux de glace et de neige en sortent avec fracas. Je fais deux pas en arrière avant de m'avancer à nouveau quand cela se calme. L'orifice est maintenant totalement obstrué.

Je l'ai vraiment dans l'os !

Fébrilement, je sors ma radio de la poche-poitrine de ma combinaison et l'allume.

— Allo, Émilie ? Joël ? Répondez ! C'est JP.

Pour toute réponse, je ne reçois qu'un crachotement. Visiblement, ça ne passe pas. Soit je suis trop profond — et là je ne parle pas de mon esprit, même si je n'ai aucun doute quant à sa profondeur — soit l'appareil a subi des dégâts au cours de la glissade. Je commence à paniquer. Je ne suis pas Indiana Jones et je dois avouer que la situation dans laquelle je me retrouve est assez flippante. Je parviens à me calmer en me disant qu'en ne me voyant pas revenir, mes deux collègues vont s'inquiéter et venir à ma recherche. Peut-être découvriront-ils un trou à la surface ? Ou peut-être parviendront-ils à me contacter en se rapprochant ? Je décide de laisser ma radio en veille en espérant qu'ils finiront par me joindre avant que la batterie soit morte.



En attendant, l'envie me prend d'explorer les alentours. La salle est vraiment circulaire, ce qui est déjà curieux en soi. Cela ne ressemble pas le moins du monde à une cavité naturelle. Je m'approche de la paroi recouverte de glace. La couche est assez épaisse, mais il me semble distinguer comme une deuxième surface plus sombre, un peu comme une cloison, à l'arrière. C'est assez étrange. On dirait une construction, mais je n'ai jamais entendu parler de quoi que ce soit dans le secteur. Il ne devrait y avoir que la neige et la glace.

Je fais le tour de la pièce avec ma torche. Le faisceau tombe sur une ouverture que je n'avais pas remarquée jusque-là. De plus en plus intrigué, je me dirige vers elle. Elle est rectangulaire et pas très haute. Je ne suis pas un géant, mesurant moins d'un mètre quatre-vingt, mais je dois me baisser pour la franchir. Elle donne

sur un couloir rectiligne et bas de plafond. Je continue à progresser le long du corridor. Peu à peu, la glace cède la place à un matériau gris sombre. Je retire un gant et passe la main sur le « mur ». Curieusement, la surface est lisse et pas si froide que cela. C'est définitivement artificiel.

De plus en plus bizarre...

Je reprends ma marche, la main droite toujours posée sur la paroi, lorsque soudain, je me retrouve baigné dans une lumière rose bonbon qui semble provenir des murs et du plafond, même si je ne parviens pas à en déterminer la source. J'en profite pour éteindre ma lampe et la ranger dans ma poche. Au bout de quelques mètres, je parviens dans une deuxième salle, rectangulaire, celle-ci. L'éclairage s'allume, tandis que celui du couloir s'éteint. C'est parfait : les proprios sont bien élevés. Ils savent qu'il faut éteindre les lampes lorsqu'on quitte une pièce. Je dois devenir zinzin : comment peut-on se faire ce genre de réflexion lorsqu'on est dans ma situation ? Faudra que j'en parle à mon psy... quand j'en aurai un... si j'en ai jamais un, parce que là, c'est assez mal barré.

La pièce est vide, à l'exception d'une table et deux chaises, ou du moins ce qui y ressemble de loin. La différence réside dans la hauteur : curieusement, les pieds de la table font vingt centimètres au maximum. Quant aux chaises, elles sont tout aussi basses. De plus, le dossier est percé d'un trou circulaire, en plein milieu. Curieux style. Il n'y a rien d'autre dans la salle, sinon une seconde ouverture à l'opposé de celle par laquelle je suis entré. Je décide de tenter d'appeler mes collègues, une nouvelle fois. Peine perdue : tout ce que j'obtiens, ce sont des crachotements. Là, je commence à paniquer sérieux, je vous le dis.

Je décide de poursuivre la visite de cet étrange bunker. De toute façon, je n'ai rien à perdre, et peut-être vais-je trouver une solution à mon problème ? Je ne miserais pas là-dessus, cependant.

On m'a toujours reproché mon pessimisme exagéré, mais là, je défie quiconque de trouver une lueur d'espoir dans ma situation actuelle. Et je vous dispense de vos réflexions creuses du style, « tant qu'il y a de la vie... ». Voilà que je me mets à parler tout seul, maintenant. Je deviens totalement barré, je vous dis !

En sortant du deuxième couloir, je parviens à une vaste salle, apparemment rectangulaire également. Elle est aussi vide que les autres, mais bien plus grande. Je décide de longer le mur de droite. Un peu plus loin, des câbles en sortent et pendouillent lamentablement. Je suppose qu'ils devaient être connectés à des appareils, mais ceux-ci ne sont plus là. Par contre, j'évite de trifouiller l'extrémité métallique. Il y a encore du jus dans la structure et il ne manquerait plus que je m'électrocute. Cependant, j'observe attentivement les bouts dénudés. Je ne reconnais pas le métal — si c'en est — car il est bleu. Et ce n'est pas dû à la corrosion. Il ne semble pas y en avoir. J'avance toujours, en levant la tête, lorsque mon pied bute sur quelque chose. Je baisse les yeux et mon regard tombe sur un objet curieux. Je le ramasse. Il a la forme d'un demi-cercle et il est du même métal bleu que les câbles. Sur le tiers intérieur — en haut ou en bas, je ne sais pas —, il y a un gros bouton rose. Décidément, on aime bien cette couleur, ici ! Sur le cercle extérieur — dessus, ou dessous, je n'arrive pas à me décider non plus —, je peux voir une sorte de molette. En regardant de plus près, je distingue des signes, neuf en tout. Ce ne sont ni des chiffres ni des lettres, juste des symboles que je n'ai jamais vus. On dirait des hiéroglyphes, mais je ne suis pas spécialiste. En tout cas, la molette tourne. Je ne sais pas vraiment par quel bout prendre ce machin, en fait. Cependant, il tombe bien en main lorsque je le tiens en pointant les deux extrémités du demi-cercle vers l'avant, la molette au-dessus. Je peux ainsi l'actionner avec mon pouce et presser le gros bouton avec mon index. Rien ne se produit lorsque je le fais. Je suppose que s'il y a une quelconque

source d'énergie là-dedans, il y a longtemps qu'elle est épuisée. Je me demande si je ne suis pas tombé — c'est le cas de le dire — dans un centre de recherches secret, abandonné depuis des lustres, et si ce drôle d'engin n'est pas une arme. On ne sait jamais, avec les militaires.

Je fourre le truc dans une de mes poches et poursuis ma visite. On n'est jamais trop prévoyant, ça peut toujours servir. Je longe toujours mon mur, sur la droite, et parviens à une sorte de meuble cubique. Ce qui attire immédiatement mon regard, ce sont les cinq objets identiques à celui que j'ai dans la poche. Mais ils ne sont pas par terre, cette fois-ci. Ils sont soigneusement rangés sur un socle, lui-même relié au mur par un câble. Je m'empare de l'un d'entre eux et le tiens comme précédemment. Comme je suppose que la molette est une sorte de potentiomètre, je la place au milieu. Je n'ai aucun moyen de savoir : si je la règle à une extrémité, cela risque d'être le maximum. J'ai une chance sur deux. En choisissant ce que je crois être une puissance intermédiaire, je pense minimiser les risques. Je tends le bras et presse le bouton. Un faisceau rose — décidément cette couleur a la cote — jaillit de chaque extrémité pour converger une dizaine de centimètres en avant, en projetant un rayon rectiligne droit devant. Bon, ce n'est pas une lampe, en tout cas. Il s'agit bien d'une sorte d'arme. Je vais peut-être pouvoir l'utiliser pour me tirer de ce trou. Un peu plus loin, j'avisé une autre chaise percée. Je vise et tire. Rien ne se passe. Je change le réglage et tourne la molette à fond. Je renouvelle l'opération.

Rien à braire, de la chaise...

Ce rayon n'a aucun pouvoir destructeur. Et pourtant, là, j'étais au maximum !

Dépité, je règle le curseur dans l'autre sens, jusqu'à la butée, et braque « l'arme » sur l'extrémité de mon pied gauche. Un rayon maigrichon en sort et vient frapper le bout de ma botte.

Immédiatement, je ne sens plus rien dans ma jambe, jusqu'au genou. Je ne peux même plus faire frétiller mes orteils.

Merde ! C'est une sorte de rayon paralysant ! Bien joué. Quel abruti !

Myriam me l'a toujours dit : « Il faudrait peut-être que tu réfléchisses avant d'agir ».

Myriam, c'est mon ex. Elle en a eu assez de mes escapades antarctiques et a préféré se barrer avec son prof de yoga. J'ai toujours détesté le yoga ! Je sais pourquoi, maintenant.

Je jette mon pistolet paralysant vide et le remplace par celui qui marche. Je ne sais pas pourquoi, mais sur le moment, ça me semble une bonne idée. Pour faire bonne mesure, j'en mets un second dans une autre poche après avoir vérifié qu'il fonctionne.

Si Kevin — le prof de yoga — était devant moi, je lui en mettrais bien une bonne giclée, tiens !

Je repars en claudiquant. La grande salle ne me révèle rien d'autre, si ce n'est plusieurs ouvertures. Je décide d'être méthodique et prends la suivante. Elle me conduit dans une toute petite pièce où il n'y a qu'une sorte de portique en plein milieu. Les sensations reviennent rapidement dans ma jambe. C'est déjà ça. Je m'avance tout doucement, méfiant, et observe les montants de l'appareil. Il n'y a aucun bouton, pas de commutateur, rien ! L'engin me semble mort, et en plus je ne sais même pas à quoi il sert. Il ressemble à ces appareils de sécurité sous lesquels on passe, dans les aéroports. Ce serait marrant si celui-ci faisait « bip », lui aussi. Je crois de plus en plus que je suis dans un laboratoire militaire laissé à l'abandon, et que ce truc était placé à l'entrée pour empêcher l'introduction d'objets dangereux.

Il n'y a pas plus parano que les troufions ! Surtout les gradés !

Pour rigoler, je décide de passer sous le portique. Je sais, c'est stupide, je devrais réfléchir avant d'agir. Ça ne rate pas ! Je me retrouve instantanément enfermé dans ce qui me paraît être une

sorte de cabine de douche circulaire. Je ne sais pas d'où les parois proviennent. Je suppose que c'est du plafond. Toute la pièce est baignée dans cette lumière rose qui s'intensifie. Je tente de briser les parois, mais je n'y parviens pas. Terrifié, je regarde ma main. Elle devient translucide tandis que tout mon corps est entouré d'une myriade de particules multicolores. Soudain tout disparaît, et je me trouve comme aspiré dans une sorte de tunnel sans fin. Myriam a encore raison quand elle assène : « Tu es trop impulsif ».



nco

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Les samourais des étoiles

Paul Dubreuil

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr